

Transcription de l'entretien avec Micheline et Louis BLANDIN

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège, le 25 juin 2015

[0'00"00] – Origines familiales

Micheline Blandin : Je m'appelle Micheline Blandin, je suis née à PAGIN [PHON] en 1944, 1^{er} décembre.

Louis Blandin : Je m'appelle Louis Blandin, je suis né le 18 septembre 1940 à Rezé.

Cécile Liège : Est-ce que vous pouvez me dire tous les deux, ce que faisaient vos parents ?

MB : Mon père a été soudeur et puis maman était à la maison.

CL : Comment vous êtes arrivés à Rezé ?

MB : Ah « rire ».

LB : C'est une longue histoire !

MB : Quand je suis venue en vacances à Saint-Brévin. J'ai connu mon mari là. Parce que je suis du Nord. Je suis pas née ici.

CL : Donc, vous avez suivi votre mari ici ?

MB : Oui.

CL : Un grand changement ?

MB : Ah ben oui, total !

CL : Et vous, que faisaient vos parents ?

LB : Maraîchers, enfin jardiniers.

CL : Vous pouvez faire une phrase : « mes parents étaient « ... » ?

LB : Mes parents étaient jardiniers.

CL : Où ça ?

LB : Ici, là, rue Emile-Blandin.

CL : Une exploitation de quelle taille ?

LB : Deux hectares environ.

CL : C'était beaucoup pour l'époque par rapport à ce qui se faisait ?

LB : Ben c'était « ... » c'était bien pour l'époque. A c'moment-là.

CL : Et vos grands-parents étaient maraîchers aussi ?

LB : Ma grand-mère faisait du jardinage un peu, mais mon grand-père travaillait à la tannerie à Vertou.

[0'01"40] – Blordière pendant l'enfance de Louis

CL : On va parler de l'enfance et de la jeunesse rezéenne. A quoi ressemblait le quartier de votre enfance ? Ici, à quoi ça ressemblait quand vous étiez petit ?

LB : Je sais pas trop quoi vous dire. C'était ici, dans le quartier, c'était une zone maraîchère.

CL : Ça veut dire ? Ça ressemblait à quoi ? Si vous deviez le peindre sur un tableau, qu'est-ce qu'on verrait sur le tableau ?

LB : Ben, peut être des jardins.

MB : Et puis, y'avait moins d'habitants.

LB : Ah ben oui ! Pas beaucoup d'habitants, la rue était même pas goudronnée. C'était un chemin empierré.

CL : Ça veut dire quoi c'étaient des hameaux ?

LB : C'étaient des villages, des villages. Ici, ça s'appelait le village de la Basse-Lande.

CL : Là où on est ? Les maisons étaient rapprochées les unes des autres, comment c'était ?

LB : Y'avait très peu de maisons, très peu de maisons, très peu, très peu, très peu !

CL : Vous, vous aviez des copains avec qui jouer quand même ?

LB : Ah oui, oui....Laurent [PHON] Il jouait aussi. M'enfin, par ici, « ... » quelquefois avec lui. Parce qu'il y avait une casse automobile et puis on venait faire des bêtises là-dedans. Voilà, avec lui.

CL : C'était quoi les lieux quand on était enfant, où est-ce qu'on se retrouvait ? Qu'est-ce qu'on faisait comme jeux ici ?

LB : Un peu de tout. A cache-cache, à la p'tite guerre comme tous les gamins. Et on allait jouer aussi dans le parc des Naudières, le terrain de sport.

CL : Avec votre maman, ou alors est-ce que vous alliez tout seul ?

LB : Tout seul ou avec des p'tits voisins ou mes sœurs.

CL : Vous aviez des sœurs ?

LB : Ah ben oui ! J'en avais trois.

CL : Quand il fallait aller faire les courses, où est-ce que ça se faisait ? Votre maman, elle faisait les courses où, à l'époque ?

LB : A c'moment-là le boucher c'était toujours, euh, rue Aristide-Briand, le boucher. Autrement, l'épicerie c'était beaucoup rue Alsace-Lorraine.

CL : Donc, dans le bourg ?

LB : Dans le bourg. Carrément dans le bas de Pont-Rousseau.

CL : Comment elle faisait votre maman pour y aller ?

LB : C'est souvent quand ils revenaient du marché. Ils vendaient leurs produits au Champ-de-Mars à Nantes. Et quand ils revenaient du Champ-de-Mars, ils passaient chez l'Epicier, en passant et le livrait en même temps aussi ; c'était la coutume.

CL : Et vous, vous suiviez des fois ?

LB : Quand j'étais plus grand, je les ai accompagnés quelquefois au marché. M'enfin c'était de très bonne heure, le matin. « Rire ». A quatre heures le matin ça faisait un peu vite quand on est gamin !

CL : Vos parents vendaient exclusivement sur le marché ? Comment est-ce que ça se passait ?

LB : Ils allaient beaucoup au Champs-de-Mars, au vieux-Champ-de-Mars à Nantes. Il n'existe plus.

CL : Ils allaient toutes les « ... » c'était tous les jours ?

LB : Non, deux à trois fois la semaine.

CL : C'est le seul endroit où ils « ... » ?

LB : Non, autrement on avait des clients qui passaient à la maison. De la Vendée, des départements limitrophes.

CL : C'étaient des particuliers ?

LB : Non, c'étaient des commerçants qui venaient acheter au Champ-de-Mars et pour avoir de la marchandise fraîche, ils passaient chez le maraîcher en passant.

CL : Des primeurs ?

LB : Des primeurs : melon, tomates, carottes, navets, salades, tous ces produits-là.

CL : C'est une façon de vendre qui a quand même beaucoup changé ?

LB : Oui. Enfin nous on l'a pratiqué beaucoup parce que moi j'ai exercé pendant neuf ans, à la place des parents. On faisait pareil, on le faisait au MIN de Nantes on faisait pas au Champ-de-Mars ! Ça existait plus.

CL : On en parlera tout à l'heure quand on parlera du métier. Est-ce que vous savez, vous, d'où vient le nom Blordière ?

LB : Non. Alors là non !

CL : On se posait la question : aux archives, ils ne savent pas et au Centre Social, ils ne savent pas. Il n'y a pas eu de recherches poussées mais on s'était dit peut-être que c'était le nom d'un « ... ». Y'avait Jaunais-Blordière « ... ».

MB : Autrement là, c'est Les Trois-Moulins. Y'avait les moulins, là.

CL : Oui. Ça on arrive à le dire, y'a des zones on arrive à dire, on sait que c'est le nom d'une ferme. Il y a des endroits c'est parce qu'il y avait une ferme qui s'appelait comme ça et du coup « ... ».

LB : Ici, c'était le village de la Basse-Lande, un peu plus loin c'était le Châtelier, un p'tit peu plus loin.

CL : Oui, et puis il y a le Chêne-Creux. Mais ça on sait que c'était le nom des villages mais Blordière, on sait pas trop.

LB : Ici, y'avait très peu de maisons dans ma jeunesse, très peu. Y'avait mes parents. Ici, la p'tite maison en face, ça a été construit je sais plus en quelle année. Avant la guerre, ça a été construit je crois. Un ou deux. Après y'avait l'autre maraîcher, Monsieur et Madame Pierre Orain [PHON].

MB : Ah oui.

LB : Et puis, après c'était vraiment « ... » qui existait « ... » y'avait plus rien. Y'avait une ou deux petites maisons dans l'bout de la rue c'est tout.

MB : Et les autres maraîchers du fond là-bas ?

LB : Monsieur et Madame Léon Bardet [PHON]. Où qu'y'a les immeubles HLM.

CL : Ça veut dire que c'était quoi, c'étaient des champs partout, partout ?

LB : Oui, des champs, enfin c'était la culture maraîchère, c'était quand même pas des champs !

CL : Comment on appelle ça ?

LB : Culture spécialisée.

CL : En terme paysager, on appelle ça comment ? C'est pas des jardins non plus ?

LB : Des jardins aménagés si vous voulez. Des grands jardins. Ça se faisait quand même au début avec un cheval et puis après avec les motoculteurs et après avec les tracteurs.

CL : On reviendra sur ce qui a dû aussi modifier le paysage.

[0'06"50] – l'école St-Paul

CL : Où est-ce que vous alliez à l'école, vous ?

LB : L'école s'appelait chez les « Frères quatre bras » ! Ben voilà, les frères de Saint Jean-Baptiste de la Salle.

CL : Et c'était un choix de vos parents ?

LB : Ah oui ! Oh ben ça, c'est sûr ! Ça n'aurait pas été ailleurs !

CL : Pourquoi ?

LB : Parce que c'était comme ça. Parce que, en ce temps-là, beaucoup allaient chez les frères.

CL : Parce que c'était pour des raisons religieuses ?

LB : Religieuses. Ah ben oui, ça c'est sûr !

CL : Parce qu'à Rezé, y'avait quand même deux « ... »

LB : Oui, on avait l'école publique qui était juste en face l'école des frères.

CL : Et à l'époque, autour de chez vous y'avait pas d'autres écoles, de toutes façons !

LB : Ah non, y'avait rien. Oh là, c'était dans les années 50.

CL : Comment vous faisiez pour aller à l'école ?

LB : J'allais à l'école à pied. Un kilomètre aller – un kilomètre à revenir.

CL : Tous les jours, qu'il pleuve, qu'il vente ?

LB : Qu'il vente « ... » On le faisait quatre fois par jour parce qu'on venait manger à la maison le midi.

CL : Et tout seul ?

LB : Ben oui. Ou avec d'autres qui habitaient dans l'quartier. J'étais pas tout seul à l'école. Y'en avait plein.

CL : Et ça toute votre enfance ou y'a eu des moments où des transports qui se sont mis en place ou toute votre enfance « ... » ?

LB : Ah, j'ai pas connu les transports, j'ai pas connu les transports !

CL : Y'avait des routes déjà ?

LB : Ah oui, y'avait la grand-route quand même ! Tout ça. J'me rappelle quand on sortait de l'école après la guerre, on voyait les convois américains qui remontaient sur la Rochelle et partout. Ils nous balançaient des chewing-gums, j'étais gamin. Ah ben oui, après la guerre c'est obligé.

CL : Ça c'était sur le chemin de l'école ?

LB : Sur le chemin de l'école. On voyait les gros camions, les gros « GMC ».

CL : Quels souvenirs vous avez liés à l'école ? Ce que vous avez vécu à Saint-Paul ou autour avec les copains, est-ce que vous avez des souvenirs qui vous ont marqués : des fêtes, des choses ou des « ... » ?

LB : Tout l'enseignement religieux : la communion, la première fois qu'on communie, la première communion solennelle, la deuxième et la confirmation. Tout ça chez les frères ! Voilà !

CL : C'était quand même « ... » ?

LB : Ah oui, c'était « ... » et on allait au confessionnal : une fois par mois ils nous emmenaient. C'était obligatoire.

CL : Oui. Ça c'est des choses qui ont changé.

LB : Ah oui ! « Rire ». C'était comme ça. Nous ça nous faisait une sortie.

CL : Pour vous c'était « ... » ?

LB : Ben oui, l'église était pas loin de l'école. C'était comme ça. Ils nous amenaient à l'église directement et puis chacun prenait le confesseur qu'il voulait. Y'en avait trois ou quatre en c'temps-là.

CL : D'accord. Vous choisissiez ?

LB : Ah ben oui ! Y'avait Monsieur l'curé. Y'avait plusieurs vicaires. Ah oui y'avait au moins trois ou quatre.

CL : Vous avez repéré celui avec qui vous « ... » ?

LB : Oui, mais je m'en rappelle plus. C'est trop vieux !

CL : C'est un lieu aussi l'école où vous avez dû rencontrer du monde parce qu'il y a plein de gens de Rezé, des environs de Rezé qui venaient. Vous vous souvenez de ce mélange, des rencontres avec les autres ?

LB : J'ai passablement oublié tout ça maintenant. Si ! J'en revois toujours un qui était à l'école avec moi qui fait partie des anciens combattants qui habitait Rezé. Maintenant, il habite Nantes. Je le vois une fois par an. Il était à l'école avec moi.

CL : Vous n'avez pas gardé plus de contacts que ça avec « ... » ?

LB : Non, non.

CL : Jusqu'à quel âge, vous êtes allé à l'école à Saint-Jean Baptiste de la Salle?

LB : J'ai eu mon certificat d'études et après c'était le boulot.

CL : Vous avez fait une formation pour être maraîcher ?

LB : Non, pas spécialement. J'ai été un p'tit peu au Jardin des Plantes pour passer le CAP à c'moment-là mais malheureusement mon père est décédé en 55 et ça a été fini. C'était terminé. Je suis revenu travailler à l'exploitation.

CL : Et vous vous sentiez prêt pour travailler ?

LB : Fallait bien ! On n'avait pas l'choix dans c'temps-là. Ma mère était restée toute seule. Ma sœur aînée était mariée mais j'avais deux autres sœurs, la dernière, elle avait même pas dix ans. Mon père il est mort il avait 47 ans.

CL : La question ne se pose pas ?

LB : Non.

CL : C'est ça. On y reviendra tout à l'heure, justement sur votre formation ; comment vous êtes devenu maraîcher.

[0'10"42] – Loisirs d'enfants

CL : Quand vous n'étiez pas à l'école, où est-ce que vous étiez ? Qu'est-ce que vous faisiez quand vous n'étiez pas à l'école ?

LB : Ben... on jouait. Dans l'jardin ; des bêtises des fois. Dans les hangars on montait des cabanes avec les cageots dans c'temps-là et puis tout ! Oh oui, c'était comme ça.

CL : Vous alliez au patronage ?

LB : Non, je faisais pas partie du patronage. Enfin on allait quand même. C'était le jeudi dans c'temps-là. Si, si j'allais. On allait jouer au foot, des fois comme ça derrière le cinéma Saint-Paul ; c'était là, le patronage.

CL : Tous les jeudis vous y alliez ?

LB : Ah non ! Pas régulièrement. Non, non.

CL : Vous n'aviez pas à l'époque de ce qu'on appelle des « hobbies » ?

LB : Non. Non, non.

MB : Quand t'étais jeune, y'avait Jean-Michel aussi.

LB : Ah ben oui ! J'avais des bons copains mais malheureusement tout ça ils sont décédés très jeunes.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez avec ces copains ?

LB : Le père de Laurent Grippay.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez avec tous ces gens-là ? C'était quoi les souvenirs que vous avez ?

LB : Y'avait les vélos, les vélos. On faisait du vélo quand même, à droite ou à gauche.

CL : Vous avez commencé à faire du vélo, à quel âge ?

LB : Premier vélo, je devais avoir onze ans. Tout juste.

CL : Vous faisiez quoi avec ces vélos ?

LB : S'promenait et puis j'avais mes grands-parents maternels qui habitaient au Chêne-Gala. Mon grand-père on allait le voir, c'était lui mon parrain, il m'avait payé le vélo pour que j'vais le voir, vous voyez !

CL : Et avec vos copains, vous alliez loin ?

LB : Non, non. Que dans le quartier ; par ici, sur Saint-Paul. Ou des fois on allait à pied. Avec le père à Laurent, Jean-Michel. Oui, ben c'était l'seul. Moi, j'avais un autre « ... » Joseph [phon : CHAPEAU] mais lui, il était plus indépendant.

CL : C'était une pratique courante, le vélo à l'époque ?

LB : Y'en avait pas partout, non. C'étaient des vieux vélos, c'était pas toujours des vélos neuf. « Rire ».

CL : Vous appreniez à les réparer vous-même ?

LB : Ah ! ça bricolait. Fallait bien !

CL : Les loisirs, vous me disiez, c'étaient les jeux, le foot avec votre [ami d'antan].

[0'12"56] – Vacances à St-Brévin-les-Pins

CL : Est-ce qu'il y avait des vacances ? Est-ce que vous êtes parti en vacances ?

LB : Ah oui. Parce que mes parents avaient un pied à terre à Saint-Brévin-les-Pins. Voilà. Et pour être tranquille tout l'été, on payait une personne pour nous garder pendant deux mois à Saint-Brévin-les-Pins.

CL : D'accord.

LB : Ça a duré des années.

CL : Vous n'étiez pas malheureux ?

LB : Ah ben non ! Mais ça devenait quand même long. On connaissait Saint-Brévin-les-Pins tous les recoins et les coins. Jusqu'au certificat d'études, parce qu'après j'allais un p'tit peu. La première année, j'ai eu les vacances pareilles et puis après bon, quand on a travaillé j'allais presque plus.

CL : C'est vrai que c'était l'endroit où vous alliez ? Mais pas d'autres endroits ?

LB : Non. Mes parents venaient tous les samedis à la soirée et repartaient le dimanche.

CL : Ils travaillaient 7 jours sur 7 ?

LB : Ben oui. En c'temps-là c'était comme ça.

CL : Vous avez connu ça même quand vous étiez ici ?

LB : Après quand j'ai pris à mon compte, on a supprimé le samedi déjà. On a commencé à remettre de l'ordre un peu. Parce qu'autrement « ... ».

CL : Oui, c'est une autre génération.

LB : Oui, c'est une autre génération, moi j'ai repris. J'ai changé les trucs et puis même pour l'ouvrier aussi, qu'on avait en permanence. Fallait aussi !

CL : Mais vous, enfant, vous vous souvenez de vos parents travaillant tous les jours ?

LB : Ah tous les jours, oui, oui. Avec le marché et puis tout. Et ils avaient du personnel aussi.

CL : Vos deux parents travaillaient sur l'exploitation ?

LB : Ah oui, oui. Ah oui, oui, les deux. Les deux.

CL : Avec un partage des tâches particulier ?

LB : Oui, ben dame, ils s'arrangeaient !

CL : Votre mère n'avait pas un « ... » ?

LB : Ah non, pas spécialement. Non. Non, non.

[0'14"25] – Loisirs d'adolescent

CL : Est-ce que pendant votre adolescence vos occupations ont changé ? Est-ce qu'au moment de l'adolescence vous avez commencé, soit à avoir des loisirs plus définis ou peut être commencé à aller au bal ou les sorties ?

LB : Le bal, ça c'est un truc qu'on n'a jamais pratiqué, que j'ai jamais pratiqué.

CL : Pardon ?

LB : Je n'ai jamais pratiqué de bal et puis les copains le faisaient pas non plus. Y'en avait qu'un dans la bande.

CL : Pourquoi ?

LB : Ben je sais pas. C'était comme ça. On allait au cinéma ou aux matchs de foot de temps en temps ; à Marcel Saupin.

CL : Et le cinéma, c'était quoi, c'était où ?

LB : Ah ben à Nantes. Beaucoup sur Nantes.

MB : Saint-Paul existait pas ?

LB : Si, Saint-Paul existait mais il faisait beaucoup de théâtre à Saint-Paul. Y'avait pas d'cinéma dans c'temps-là ! C'était que du théâtre. La revue de la Cloche que le père à Laurent était chef d'orchestre !

CL : Ça, vous y alliez un peu ?

LB : Ah, ben oui, on allait les voir une fois par an. Enfin, à l'automne, ils jouaient à l'automne. Et mon père a joué une fois aussi dans la pièce. Enfin, un tout p'tit rôle. Parce que c'était pas « ... ».

CL : C'étaient des troupes amateurs ?

LB : Troupes amateurs. Oui, oui, oui. Les grands-parents à Laurent ils étaient plombiers-chauffagistes, couvreurs à Rezé où qu'il y a le Crédit Agricole ; rue Aristide-Briand. C'est là qu'ils étaient installés. D'abord, ils sont décédés y'a pas tant d'années que ça.

CL : C'est eux qui avaient monté ?

LB : C'est Monsieur Grippay, son grand-père qui avait monté ça avec d'autres gens.

CL : Et ça a [phon : continué et], votre père a participé ?

LB : Ah oui, oui, oui. Ou il aidait à monter les décors et puis tout Vous savez bien, fallait des bénévoles.

CL : Donc, il y avait quand même une participation à la vie « ... » ?

LB : Ah oui, oui. La Revue de la Cloche c'était drôlement connu. Pas la Cloche, enfin la revue « ... » comment ils appelaient ça ? Ben si « ... » la Cloche. Un p'tit peu comme à Nantes mais c'est pas du tout pareil. C'était beaucoup plus p'tit.

CL : Vous parliez du fait que vous alliez à Nantes au cinéma, comment vous y alliez ? en vélo pareil ?

LB : Ah non, non, non non ! Souvent on avait les parents Grippay qui nous emmenaient ou d'autres.

CL : Qui avaient une voiture ?

LB : Qui avaient une voiture ? Ah ben oui ! Ils avaient tous des voitures. Et puis, ils nous ramenaient le soir.

CL : Là, on est vers quelles années ?

LB : Ça c'était après l'école. Après l'école, j'avais 15, 16, 17 Et puis après 18 ans j'ai eu mon permis, donc je conduisais. Y'avait une voiture à la maison, un truc, on s'arrangeait pour aller sur Nantes.

CL : Vous êtes assez vite autonome ?

LB : Ah oui, oui, oui, oui ! Ben fallait bien !

CL : C'est pas le cas aujourd'hui. Aujourd'hui y'a moins besoin avec les bus, les trams et tout ça ?

LB : Ah mais nous, dans notre jeunesse, à part les bus qui venaient y'en avait tous les « ... » je sais plus combien. C'était pas toutes les huit minutes !

CL : L'autonomie c'était important pour les jeunes ?

LB : Ah oui, oui. Fallait s'débrouiller. On s'est toujours débrouillés. On n'est jamais revenus à pied de Nantes.

[0'16"59] – Reprise de l'exploitation maraîchère

CL : Je vais vous interroger tous les deux. Je vais commencer par vous Micheline. On va parler de la vie d'adulte, en commençant par le métier. Micheline, votre travail c'était quoi, vous ?

MB : Moi, j'étais sténodactylo. Donc j'ai travaillé deux ans en fin de compte. Et puis après, je me suis mariée et puis, je suis venue ici.

CL : Et ici, vous avez fait quoi ?

MB : Ici, ben j'ai fait un p'tit peu de tout. J'ai participé, euh, et après on était à notre compte. Donc, là je faisais « ... » pas entièrement dans l' jardin.

CL : Mais vous étiez employée, « ... », vous étiez en tous cas sur l'exploitation ?

MB : Oui. De toutes manières, c'était aide-familiale qu'on était considérée.

CL : Oui. Ça a changé maintenant, ça.

MB : Oui.

CL : Heureusement d'ailleurs.

LB : On a perdu quand même quelques années. J'ai perdu quelques années à cause de ça, qu'on n'aurait pas dû. Ma mère « soupir » c'est des trucs bêtes parce que c'était comme ça et puis bon.

CL : Est-ce que vous pouvez me raconter votre installation comme maraîcher. C'est peut-être Louis qui va me parler de ça. Comment ça s'est passé l'installation, pour vous, sachant qu'il y avait quand même une transmission ?

LB : Ce 1er juillet 1968, j'ai pris la suite de ma mère qui a pris sa retraite à l'âge de 60 ans, vu qu'elle avait des problèmes de vue et de santé.

CL : Comment s'est pris la décision pour vous de devenir maraîcher ?

LB : « souffle ». J'étais bercé là-dedans tout petit. Et puis bon, ben, malheureusement le père est mort très jeune et puis bon, c'est venu comme ça d'année en année et puis voilà.

CL : Quand vous avez choisi votre formation au Jardin des Plantes, vous aviez quand même à l'idée d'être maraîcher ou vous aviez d'autres idées en tête ?

LB : Oui, quand même à c'moment-là oui. M'enfin c'était un plus. J'avais un CAP de paysagiste-horticulteur. Un p'tit peu quoi.

CL : Et puis, le sort fait que vous vous retrouvez maraîcher professionnel plus tôt que prévu, comment ça se passe ? Vous aviez déjà un peu appris au contact de vos parents ? Comment s'est passée la transmission du savoir-faire ?

LB : La dernière année, quand je suis sorti de l'école avec mon père, qui était encore sur la terre, j'ai appris avec lui quand même pas mal de trucs. Et puis après, avec les ouvriers que ma mère employait, qui étaient de métiers. Ah oui, autrement, on n'aurait pas pu.

CL : Mais, est-ce qu'enfant ou adolescent, vos parents vous faisaient participer aux travaux qu'il pouvait y avoir ? Comment ça s'est passé ?

LB : Oui, oui. Un p'tit peu.

CL : C'est-à-dire ?

LB : Un p'tit peu et puis j'avais un p'tit coin pour moi. Un p'tit coin d jardin que je cultivais moi-même.

CL : Et, il était bien ?

LB : Ah ben oui. Bien sûr. Je faisais de la salade. Une année, ma mère avait vendu à c'moment-là pour 10 francs de salades. Dans c'temps-là c'était beaucoup.

CL : Vous étiez fier ?

LB : Ah oui. Quand on a 12-13 ans !

CL : Est-ce que des fois, ils vous demandaient de l'aide sur des choses concrètes ? Est-ce que vous vous souvenez de gestes que vous avez pu apprendre adolescent ?

LB : Quand on était gamins surtout, à la saison des melons, on mettait des étiquettes sur les melons. Ils nous embauchaient quand on était là. On aidait des fois à charger le camion, enfin vous voyez « ... » un tas d'affaires.

CL : Oui, c'est comme ça qu'on apprend sans s'en rendre compte.

LB : Oui, bien sûr. Bien sûr. On restait pas à rien faire.

MB : Je pense pas qu'il y avait beaucoup l'choix non plus. C'était comme ça, à l'époque.

LB : Et puis, on était souvent récompensés par une petite pièce. « Rire » ça marchait souvent comme ça !

CL : Après, c'était juste pour la journée de travail accomplie ?

LB : Ben, bien sûr !

CL : Vous vous formez après en accéléré sur le terrain. Une fois que vous arrivez, avec les ouvriers et votre maman, comment ça se passe la transition, entre vous, quand vous reprenez l'exploitation ? Vous avez commencé à me dire tout à l'heure : « On a changé des choses ».

LB : Bien sûr, on a changé des choses. Des choses qui plaisaient pas toujours à ma mère. M'enfin, comme elle était plus la patronne.

CL : Par exemple ?

LB : Au point de vue des horaires, le samedi, on travaillait déjà plus le samedi. Si j'avais besoin de faire un arrosage, je le faisais moi-même tout seul, y'avait plus de personnel. Et on respectait le soir : on débauchait à des heures raisonnables.

CL : Pour vous, c'était important ?

LB : Ah ben oui ! Ça faisait quand même assez longtemps !

CL : Vous qui n'étiez, ni de l'univers du maraîchage ni de la région, comment vous vous êtes habituée à cette vie de maraîchage ?

MB : Hum, pas évident. C'était pas évident. Non. J'connais rien du tout moi, dans c'métier-là.

CL : Qu'est-ce qui vous a paru le plus difficile à s'adapter ?

MB : Le plus difficile « silence », ben euh, j'ai eu ma fille un an après, non deux ans après. Donc j'avais la fille, j'avais mon p'tit train-train à faire et puis ma foi, ça s'passait comme ça.

CL : La question des horaires, vous avez changé ça quand vous étiez déjà ensemble ou vous aviez déjà commencé à changer ?

MB : Ah non, non, non ! Après.

LB : Après, quand j'ai pris la succession de l'histoire ; pas quand c'était elle à la tête !

MB : On a été quatre ans avec ta mère. Quatre ans. Ben oui. 64-68.

CL : Donc, vous, vous avez connu ce changement de rythme de travail, vous vous souvenez de ça ?

MB : Pas tellement non. Pas tellement.

CL : Ça vous dérangeait pas de travailler 7 jours sur 7 ?

MB : « rire »

LB : Ah ! Le samedi tantôt c'était dur, quand même !

MB : Samedi tantôt.

LB : Enfin, on débauchait quand même vers les 5 heures mais c'était quand même assez long.

CL : Et puis quand les enfants sont là « ... »

LB : Ah oui, après ça a changé. Ah oui, oui. Là y'avait vraiment besoin de changer.

CL : Est-ce qu'il y a autre chose que vous avez changé aussi en termes technique ou de relations avec vos fournisseurs ? Qu'est-ce qui a changé ?

LB : Y'a beaucoup d'choses qui ont changé au point d'vue du matériel d'abord. On a changé beaucoup de matériel de l'exploitation qui était rendu au bout aussi.

CL : Par exemple, qu'est-ce qui a changé techniquement ?

LB : Ben, au point de vue de la chaîne de lavage des légumes, j'ai changé tout ça. Au point de vue après, euh, tracteurs, petits engins aussi, camions. Parce que le camion, il avait 25 ans ; il commençait à être temps de le changer. Y'avait beaucoup de choses.

MB : La serre dehors, pour ramasser des crosnes.

LB : Ah oui. On faisait un arrachage de crosnes. On avait un abri, une petite serre, enfin, un abri, pour se mettre à l'abri l'hiver quand on arrachait les crosnes dans l jardin, [Phon : des crosnes du Japon]. Pour être à l'abri du vent, et tout.

CL : Ça fait moins rond que les topinambours mais ça a un goût un peu doux comme ça « ... ».

LB : On allait chercher beaucoup notre semence, dans le Maine-et-Loire, pour renouveler. Parce qu'on prenait pas nos crosnes qu'on a arraché pour refaire la plantation l'année d'après. On allait dans le Maine-et-Loire : la « Tassoualle », je sais pas, vous connaissez par là non ?

CL : Ah ! Tessoualle ?

LB : Oui, Tessoualle, vous connaissez ça ?

CL : C'est à côté d'où j'habite.

LB : On allait et on connaissait des producteurs de crosnes, par-là y'en avait pas mal dans c'temps.

CL : C'est les producteurs de crosnes qui vous donnaient de la semence ?

LB : Oui, oui. Ils faisaient des crosnes eux-aussi, en fait. En plus de leur métier de jardinage etc. Je sais pas ce qu'ils faisaient, tout, quoi.

CL : Vous travaillez aussi avec des grainetiers du coin ?

LB : Grainetiers d'ici, un p'tit peu. La Maison René Guillard à Saint-Sébastien-Sur-Loire.

CL : D'accord. Parce que j'avais rencontré des grainetiers de Rezé. Comment ils s'appelaient ?

LB : Autrement, c'étaient les représentants ils nous passaient Vilmorin, Clause et puis bien d'autres. Parce qu'il y en avait beaucoup dans c'temps-là qui passaient nous voir.

CL : Avec le temps, qu'est-ce qui a le plus changé ? Vous avez arrêté l'exploitation quand ?

LB : On a arrêté l'exploitation le 31 décembre 1977 et je suis rentré après à la Maison René Briand qui est sur les bords de la Loire à Saint-Julien-de-Concelles, producteur de plans maraîchers en serre. Et j'ai fait une vingtaine d'année-là.

CL : Ah bon. Vous avez arrêté. Qu'est-ce qui a fait que vous avez arrêté l'exploitation ?

LB : C'était trop petit pour nous. Et puis, en général, les enfants « ... » personne n'était pour reprendre quoi que ce soit alors j'ai dû arrêter carrément.

CL : C'était dur, ça ?

LB : Ben, un peu au départ, m'enfin bon. Je suis tombé dans une bonne maison, ça a été. Y'a pas eu d problème.

[0'25"46] – Évolutions et déclin du maraîchage

CL : Jusqu'à ce que vous arrêtiez, jusqu'en 77, qu'est-ce qui a le plus changé dans ce métier du maraîchage ?

LB : Ça s'est modernisé énormément. Énormément. Surtout en matériel, beaucoup, beaucoup, beaucoup !

CL : Et la vente des produits, est-ce qu'elle a changé ?

LB : Sur le MIN à Nantes, y'a presque plus d'maraîchers qui vendent eux-mêmes maintenant. C'est tout donné en coopératives ou en sociétés.

CL : Et vous avez connu ça, vous ?

LB : Ça commençait déjà beaucoup dans ces années-là.

MB : On allait quand même faire les marchés.

LB : Ah, on allait toujours au MIN.

MB : On allait toujours faire les marchés, les MIN.

CL : C'est vous qui faisiez les marchés ?

MB : Deux oui.

CL : Vous alliez le matin tôt ?

LB : C'était beaucoup plus tard, le MIN de Nantes

MB : Ah mais quand même, on s'levait à 4 heures !

LB : On se levait à 4 heures oui.

MB : Oui, fallait se lever à 4 heures.

LB : M'enfin un quart d'heure on était arrivés au MIN

CL : D'accord.

LB : Et puis, on était à l'abri, là-bas au MIN.

CL : Oui. C'est pas comme sur un marché où on est en plein vent, on se gèle les doigts !

LB : Vers huit heures et demie on était retournés à la maison. On en avait d'autres qui passaient à la maison pour reprendre de la marchandise fraîche que le personnel avait préparée à partir de sept heures le matin. Ils passaient vers neuf heures et demie, dix heures pour reprendre de la marchandise fraîche en passant.

CL : Et l'activité maraîchère autour de vous ? Vous disiez que c'était ici très maraîcher. Comment ça a évolué, en même temps que vous, dans ces années 60-70 ?

LB : Oh, ça commençait déjà à être le déclin. Y'a déjà eu ici dans le quartier la Maison [phon : BARDEL] qui a des immeubles HLM. C'est eux les premiers qui ont vendu. Puis, après ça a été ici, dans le quartier, ça a été « ... » ben nous. Enfin nous, ça a mis des années à être vendu parce que vous savez, ça s'emmanche pas comme ça.

MB : C'est après nous qu'ils ont vendu ?

LB : Pierre Orain [PHON].

MB : ORAIN.

LB : Ils en ont profité que ça a été vendu ici pour vendre après.

CL : En fait, les uns après les autres « ... » ?

LB : Y'a eu la Maison Francheteau au bout de la rue. Ça, ça c'est vendu même avant nous j'crois bien.

Après, la Maison Bernard, ils étaient « ... » ah oui on était quand même « ... ». Plus des petits maraîchers qui avaient auprès du parc des Naudières. On était, euh ? »

MB : 6

LB : Oh, plus que ça ! On était peut-être 8 ou 10 là, dans le quartier ! A la Blordière, vous en aviez aussi. La Maison Jahan, le père et la mère Jahan [PHON] où qui y'a l'Intermarché.

CL : Oui.

LB : En face, dans les immeubles, c'était la Maison de Michaud. Mais ça, ça fait très très très longtemps que ça a été vendu. Et un peu plus loin où que Laurent Grippay habite, Monsieur et Madame Dupont [PHON], la famille Dupont et en face c'était la maison Cassard [PHON].

CL : Et systématiquement, c'était pour construire quelque chose, ça devenait un endroit constructible ?

LB : Oui. Oui. Ils ont vendu à mesure qu'ils pouvaient vendre.

CL : Vous dites que ça se vendait pas comme ça, c'était difficile à vendre, à l'époque ?

LB : Oh ! Avec les communes, c'était pas facile. C'était Floch qui était à c'moment-là quand ma mère a vendu, c'était Floch, ça a duré plusieurs années.

CL : Pourquoi ?

LB : Ah ben, les plans c'était jamais bien, jamais conforme et puis tout « ... » et on a perdu quand même pas mal d'argent.

CL : C'était par rapport au PLU. (au Plan Local d'Urbanisme) ?

LB : Oui. Et puis il voulait pas que ça se vende trop cher parce qu'après quand ils rachètent les terrains ils sont obligés de se baser sur les terrains qui ont été vendus. Ça existe toujours aujourd'hui.

CL : Donc, c'étaient des négociations âpres ?

LB : Ça a pas été facile, hein. Ça a pas été facile.

[0'29"44] – Constructions urbaines

CL : Donc vous vendez une partie de vos terrains, dès 77 ?

LB : Non. Ma mère ça a été « ... » ma mère c'est en 82. Ça a mis, euh, cinq ans. Je crois que ça a été signé fin 81 ou 82, je sais plus. Enfin je sais plus trop les dates. Enfin, dans ces années-là.

CL : Donc, c'est vraiment en 81, 82 que le paysage a commencé à changer ?

LB : Ah oui. On était les derniers ici dans l'coin-là ? Ah ouais, on était les derniers. Ah oui.

CL : Et ça a commencé à se construire, sur les terrains, à partir de quand ?

LB : Oh ben aussitôt ! Ils ont fait les travaux, aussitôt, les promoteurs. Ils ont fait « ... » les constructions ont démarré tout de suite.

CL : Qu'est-ce que ça vous a fait, vous, de voir ce quartier changer ?

LB : Ben oui. Ça fait toujours quelque chose !

CL : Et vous ?

MB : Ben moi, j'ai pas trop connu la base, en fin de compte.

CL : Vous êtes quand même arrivée dans les années 60 ?

LB : Septembre 64.

CL : Voilà. Vous êtes arrivée en 64, dans un paysage qui était quand même encore assez maraîcher. Quand en 80, ça commence à devenir urbain qu'est-ce que ça vous fait ?

MB : Non. Ben, ça m'a pas fait tellement de « ... » Non « ... » C'était ma maison ici, donc, non, non.

CL : Ça fait plus de voisins, ça fait plus de bruit, plus de commerces peut-être aussi ?

LB : Les commerces après oui. Monsieur et Madame Jahan [PHON], ils ont vendu c'est Intermarché qui s'est installé. Ouais, Ouais, « ... ». Ah ben si ! Ça a tout changé le quartier ! Les maisons ont poussé comme des champignons, Ah ben oui !

CL : Et maintenant, vous habitez en ville !

LB : Ah oui, c'est un peu la ville ici. « soupir ».

CL : Vous vous considérez comme des gens plutôt ruraux à la base, ou est-ce que vous vous sentez déjà urbains ?

LB : Ruraux au départ, mais maintenant urbains ! Ah oui. Je retournerai pas habiter la campagne. « Rire »
J'vais vous l'dire tout de suite !

CL : Pourquoi ?

LB : Ben, j'sais pas. Ici, on a tout ! Et puis, à notre âge si on tombe malade on a tout, tout ! A domicile, on a tout sur Rezé.

CL : Et vous Micheline ?

MB : Ah, moi aussi.

CL : Vous êtes urbaine de naissance ?

MB : Ouais, ouais.

CL : Qu'est-ce que vous avez fait, vous, après la fermeture de l'exploitation ?

MB : Ben j'avais les enfants. J'en avais trois. Donc, je m'occupais.

CL : Vous n'avez pas repris à travailler ?

MB : Non. Non.

[0'31"47] – Construction de leur maison

CL : On est, je crois, dans votre maison que vous avez fait construire. A quel moment avez-vous fait construire et où habitiez-vous avant ?

LB : Dans la maison de mes parents, dans deux pièces, dans la même maison que mes parents.

CL : Vous pouvez faire une phrase ?

LB : Ah oui ! On habitait dans la maison de mes parents.

CL : Pourquoi vous avez fait construire, pourquoi ici ? Comment ça s'est passé ?

MB : On n'avait que deux pièces là-bas. Et puis, moi j'avais envie d'être indépendante aussi. Donc « ... ».

CL : Et en quelle année vous décidez ? Comment ça se passe ?

LB : Quand ma mère m'a dit : « J'arrête quand je vais avoir mes 60 ans ». Elle a dit « Si tu veux prendre la suite de l'exploitation, tu la prends ». Et là, j'ai pris l'exploitation durant un bail de neuf ans. Et on a construit en 69. On est rentrés dans la maison le 1^{er} septembre 1969.

CL : Vous avez fait construire ?

LB : Oui, on a construit. Oui, oui.

MB : Dans le terrain de la famille.

CL : Et c'est vous qui avez fait la maison ou vous avez fait faire ?

LB : Non. C'est l'entreprise Marcet [PHON] qui se trouvait juste à côté ici, là. Où qui y'a les immeubles aujourd'hui. Après, ça a été Beneteau [PHON].

CL : Vous étiez beaucoup, comme ça, à faire construire sur les terrains ? Les autres maraîchers, où est-ce qu'ils « ... » ?

LB : Oui. En principe beaucoup. Celui qui prenait la succession des parents, il construisait sa maison sur le terrain.

CL : C'était votre génération, ça ?

LB : Oui. Oui. Ça se faisait beaucoup, énormément. Et on avait le droit tout de suite de construire du moment qu'on prenait l'exploitation.

CL : Vous n'étiez pas embêtés par la Mairie ?

LB : Là, y'avait pas d'problèmes. Non. Non. Une maison, y'avait aucun problème.

CL : Tant que c'était la vôtre ?

LB : Ouais. Ouais.

[0'33"35] – Les vacances et les loisirs

CL : Vous aviez des vacances ? Des loisirs ou des vacances ?

LB : Quelques jours par-ci, par-là.

MB : Le week-end, ou « ... »

CL : Vous alliez à Saint-Brévin ?

LB : Un p'tit peu.

CL : C'est vrai ?

MB : Moi, j'ai été un p'tit peu. Ouais sinon, moi comme j'suis du Nord, j'prenais un peu de vacances quand même dans l'Nord. Je partais avec les enfants. Sinon, non. On partait un week-end au mois de septembre. La saison était finie. On n'a jamais eu « ... » maximum c'était huit jours, maximum !

CL : Et quand l'exploitation était finie ?

LB : Ah ben, après j'ai pris des vacances comme tout le monde, comme salarié. On louait, dans les Pyrénées, un p'tit peu partout. En Auvergne, dans l'Ain. Un p'tit peu partout. On louait une dizaine de jours, deux semaines sur les trois semaines de congés.

MB : Pas souvent. Plutôt huit jours. « Rire ». Plutôt huit jours.

LB : On est toujours partis après.

CL : Et vos enfants, ils allaient où en vacances, quand vous étiez en maraîchage ? Qu'est-ce qu'ils faisaient pendant l'été ?

MB : Alors, euh, ben Valérie c'est elle qui est allée le plus dans le Nord, chez les parents, chez les grands-parents, en fin de compte. Sinon après, euh.

LB : Ils ont été un p'tit peu avec ma mère à Saint-Brévin. Ma mère les gardait un p'tit peu. Autrement, avec nous, ici.

CL : Ils n'étaient pas en colonies de vacances, en centre aéré ?

LB : Non. Non. Oh non. C'était pas leur truc. Et puis, y'avait de quoi se distraire. Y'avait l'jardin, y'avait tout ce qu'il fallait pour courir et jouer. C'est pas comme si qu'ils étaient en ville. Ils étaient trois.

CL : Vous aviez des loisirs, vous parliez du cinéma, tout à l'heure, est-ce qu'adultes vous avez continué à aller au cinéma ? Vous avez continué à sortir ?

MB : Au cinéma oui.

CL : Et vous alliez où au cinéma ?

MB : Ben, surtout à Nantes. Maintenant, on va plus ici, au cinéma de Saint-Paul. Mais avant, c'était plus Nantes.

LB : Ah oui ! C'était Nantes.

CL : Est-ce qu'il y avait des sorties : restaurants, bals ?

MB : Ah non pas de bal. Pas de restaurant « rire ». Faut pas parler du bal !

LB : Restaurant, d'accord. Ça on y allait quand même plusieurs fois, oui. Profiter, quand même qu'on était exploitant, (on n'avait pas beaucoup d'vacances) pour aller au restaurant quand même.

CL : C'était votre loisir ?

LB : Et aux matchs de football. Ah oui ! Ah oui, j'allais pas mal à c'moment-là !

CL : Donc, là c'était Marcel Saupin toujours ?

LB : Non, c'était la Beaujoire.

CL : Vous êtes toujours « ... » ?

LB : Bah, j'y vais de temps en temps. L'année dernière, je suis pas allé beaucoup. M'enfin toujours un p'tit peu quoi.

CL : Vous êtes un supporter de l'équipe ?

LB : Non. Non. Je suis supporter mais sans « ... »

CL : De cœur ?

LB : De cœur.

[0'36"31] – Les écoles des enfants

CL : Vos enfants, ils allaient où à l'école ?

MB : Nos enfants ont été à l'école de l'Ouche-Dinier, départ, le primaire.

CL : Et après ?

MB : Après, ma fille aînée, elle est allée au Collège Pont-Rousseau, aussi. Notre-Dame, c'est après. Frédéric il est allé en privé, lui.

CL : Comment s'est fait le choix entre le public et le privé ?

LB : C'était tellement près pour les enfants étant petits.

MB : La proximité.

LB : Ben oui ! Y'avait pas d problème pour les emmener à l'école, là.

CL : Vous êtes juste à côté. Sinon, vous les auriez mis dans le privé s'il y avait eu une école privée à côté ?

LB : Ah oui. Je pense, oui.

CL : Vous, vous, êtes croyants. Du coup c'était important pour vous ?

LB : Ben oui, quand même.

CL : Mais dans les choix « ... » ?

LB : On tâche de continuer tant bien que mal ! « Rire ».

MB : Là c'était surtout la proximité quand même.

LB : La proximité quand ils étaient petits ça aurait été dommage d'aller les porter au car au bout d la rue et puis qui y'avait tout ce qu'il fallait ici.

MB : Ah oui, mais c'était pas tellement ton idée, quand même.

LB : Ben non ! J'aimais mieux le privé.

MB : Au départ, l'école c'était pas « ... », pas trop bien. Les jeunes qui étaient des « bohami... » des « ... » comment on appelle ça ?

CL : Ah, avec Ragon ?

LB : Non, mais ça venait du Châtelier, beaucoup de gens du voyage, comment qu'on appelle ça « ... » ? Qui venaient beaucoup à l'école. Elle était plus ou moins bien fréquentée.

CL : Ça vous inquiétait ?

LB : Ben, un p'tit peu. Oui. Enfin, ça s'est vite amélioré et puis les instituteurs étaient très bien.

CL : Et après, au collège, vous avez quand même continué le Collège Pont-Rousseau ? C'est marrant, dans le public ?

MB : Valérie, l'aînée

LB : Et puis, Christine aussi, la dernière.

MB : Mais de l'autre côté, y'a eu des problèmes aussi avec la fille. Donc, Frédéric lui, (y'a quatre ans d'écart avec les enfants) Frédéric après on l'a mis plutôt en privé. Et la dernière, on l'a remis en public.

CL : En fait les choix, c'était plus par rapport à « ... » ?

MB : À la fréquentation.

LB : Et puis, elle a fini à Saint-Stanislas à Nantes.

[0'38"42] – Le trafic de sable

CL : Je vais revenir sur votre exploitation. Quand on a préparé les entretiens avec les archives, on a évoqué, le trafic de sable. Qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur le trafic de sable, ici ?

LB : Le sable, pour l'exploitation maraîchère on allait le chercher au pont de la Morinière, en bas de la rue de la Paix. Y'avait une trémie de sable. C'était là. C'était les établissements Frillaud [PHON], je crois. On allait avec notre camion chercher le sable qu'on avait besoin pour l'exploitation au courant de toute l'année.

CL : Vous étiez plusieurs maraîchers à faire ça ?

LB : Oh oui. Tous les maraîchers allaient chercher leur sable. Tous ceux qui étaient dans le quartier ici, allaient chercher leur sable directement.

CL : Y'avait des jours pour ça ?

LB : Non. C'était tous les jours ouvert, sauf le samedi, c'était fermé.

CL : Ça faisait fleurir quelle vie autour ? Sur le pont de la Morinière, y'avait un moment où vous discutiez ?

LB : Ben oui. Quand on se trouvait des fois avec d'autres maraîchers on attendait notre tour. On était plusieurs par camion ; fallait attendre. Ils prenaient le sable d'un chaland qu'ils mettaient dans la trémie. Après, la trémie, ils le mettaient dans notre camion. Alors, fallait quand même un certain temps.

CL : Et c'était pendant combien de temps ça ?

LB : Oh là là ! J'ai toujours connu ça jusque dans les années, euh. On a arrêté en 77, euh, la trémie de sable, elle avait duré au moins « ... ». Ça a dû arrêter dans les années 72 – 73 que ça a dû fermer, je crois.

CL : Après, vous faisiez comment pour votre sable ?

LB : Soit qu'on allait sur Nantes ou alors sur la Divatte, là-bas.

CL : Vers Saint-Julien-de-Concelles ?

LB : Oui, sur la commune de Saint-Julien-de-Concelles. Ah oui.

CL : Ça, ça a changé pour vous, c'était « ... »

LB : Ben, c'était pas si pratique. Souvent, les maraîchers faisaient livrer leur sable par des transporteurs.

CL : Pour vous, c'est une des raisons pour lesquelles le maraîchage marchait bien ici, c'est qu'il y avait ce trafic de sable ?

LB : Ben oui. Parce qu'on en avait énormément besoin pour les semis. Même aujourd'hui, ils l'emploient pareil.

CL : Et, la qualité du sable, elle était « ... » ?

LB : Ah, elle était très bien. Oh oui. Oh oui.

CL : Ça n'a pas changé ça, avec les années ?

LB : Non.

CL : Et pourquoi ça s'est arrêté ici alors ?

LB : Parce que les chalands ils n'avaient plus le droit de prendre le sable dans la Loire. Ça s'est arrêté un peu comme ça.

[0'42''08] – La vie du quartier Blordière

CL : A quoi ressemblait la vie de votre quartier, quand vous vous êtes installés dans votre vie d'adultes, dans les années 60-70 ? A quoi ressemblait la vie ? Est-ce qu'il y avait des fêtes dans ce quartier-là, de la solidarité entre les gens ?

LB : Solidarité, oui, un p'tit peu quand même. Autrement, les fêtes non, à part les kermesses qui existaient des écoles. Autrement, non. Y'avait rien de bien spécial dans le quartier.

CL : Et, sous quelle forme, cette solidarité ?

LB : Quand il y avait des personnes âgées (les maisons de retraite existaient pas beaucoup), souvent on leur rendait service. Au point de vue courses, s'ils avaient besoin de charbon, quand ils chauffaient au charbon, enfin beaucoup d'affaires comme ça. Sinon, non, y'avait rien de bien spécial dans le quartier.

CL : Vous vous connaissiez bien dans ce quartier ?

LB : Ah oui. On connaissait bien les personnes âgées à c'moment-là, bien sûr.

CL : Et même entre maisons vous saviez qui habitait où ?

LB : Ah oui, oui, oui, oui. Tout le monde se connaissait, on savait bien.

CL : C'est important ça ?

LB : Ah ben oui ! Maintenant, ce n'est plus le cas.

CL : Oui, c'est ça qui change.

MB : Y'a beaucoup plus de monde maintenant. Y'a beaucoup plus de maisons de toutes manières.

CL : C'est ça c'est beaucoup plus difficile de mettre en place des « ... ».

LB : Tous les immeubles qui ont été construits, nous, on connaît personne qui habite dans les immeubles. A part nos voisins et quelques personnes, autrement « ... ».

CL : Les gens qui habitaient autour de vous, les uns étaient maraîchers, les autres, ils faisaient quoi ? Ils jardinaient aussi ?

LB : Non. Ils travaillaient en ville, soit dans les chantiers Dubigeon. Ils travaillaient comme ça ou sur Pont-Rousseau, la maison Champenois. Ils travaillaient là aussi. Et puis, chez les maraîchers, on employait beaucoup de femmes. On employait beaucoup de femmes qui avaient des enfants. Et puis, ça leur faisait un supplément de salaire en plus.

CL : Parce que c'était saisonnier ?

LB : Pas forcément. Y'en avait qui venaient toute l'année, plus ou moins, comme elles avaient besoin, ça passaient assez facilement dans c'temps-là, « rire ». Ah, c'est pas pareil ! Encore, nous notre personnel était tout déclaré. Moi, quand j'ai pris, tout le personnel a été déclaré.

CL : Oui, j'imagine que c'était pas toujours le cas. Tout à l'heure, vous me parliez, dans le quartier, de femmes qui s'occupaient des jardins pendant que leur mari travaillait à l'extérieur, comme si c'était des petites fermes. Vous pouvez m'en parler ?

LB : Pas ici, dans le quartier. Ici, y'en avait pas, non, non. A part le maraîchage y'avait pas de, euh, « ... ». C'est plus sur Ragon, L'Aufrère, tout ça.

CL : Y'avait quoi là-bas ?

LB : Ils avaient souvent des petites exploitations, ils faisaient de la vigne. Et souvent, ils avaient une personne qui s'en occupait soit l'homme ou la femme et l'autre personne travaillait en dehors, soit chez les maraîchers ou aux chantiers à Nantes ou maçon ou n'importe quoi.

CL : Ici, pour revenir à votre quartier à vous, c'était plus un quartier populaire ?

MB : Un p'tit peu oui.

LB : Quartier ouvrier. Oui, oui.

CL : Comment ça se passait entre les cultures ? Une culture plutôt rurale et une culture ouvrière, ça se mélangeait bien ?

LB : Oui, oui ça allait. De temps en temps y'avait toujours des gens qui trouvaient qu'on gagnait trop d'sous dans c'temps-là m'enfin bon, ça c'est pas « rire ».

CL : Ah, vous étiez vus comme les bourgeois ?

LB : Un p'tit peu. Dans c'temps-là, c'était comme ça, mais pas après. Jusque dans les années 70-75 oui.

CL : Vous étiez propriétaires !

LB : Ben, on était propriétaires, voilà. C'était surtout ça. Et puis, on avait une voiture et tout, vous savez bien. Y'avait beaucoup de gens, les ouvriers dans c'temps-là n'avaient pas beaucoup de salaire non plus, faut l'dire.

[0'45"39] – Évolution des commerces

CL : Et les commerces, c'est devenu plutôt résidentiel mais est-ce que vous avez eu des commerces qui se sont développés ou au contraire qui ont disparu ? Micheline, c'est vous qui vous occupiez des courses ?

MB : Oui.

CL : Alors, je vais demander à Micheline.

MB : Je pensais « ... », moi j'ai connu, euh, j'allais plutôt, euh, sur Pont-Rousseau en fin de compte, faire mes courses.

CL : Quand vous êtes arrivés ici, quand vous vous êtes installés ?

MB : Oui. C'est plus sur Pont-Rousseau. Parce que là, y'avait une petite épicerie mais j'y allais pas tellement là.

LB : [inaudible]

MB : Ah oui ! Y'avait aussi. Ah, aux Trois Moulins aussi.

LB : Le boucher.

MB : Y'avait le boucher oui. L'épicerie et à Pont-Rousseau aussi, y'avait un « ... » c'est pas un Super U, c'était un Unico, rue de la Commune.

CL : Et ça, ça a changé avec le temps ?

MB : Ah ben oui. Ça c'est parti, c'est tout disparu.

CL : Alors maintenant, vous faites vos courses où ?

MB : Ben, chez Inter « rire », je reste fidèle au quartier.

CL : Pour vous, c'est important ?

MB : Ah ben oui. Oui.

CL : Atout-Sud c'est un peu loin pour vous, mais vous pourriez aller « ... » ?

MB : Oui, y'a l'Océane. M'enfin j'y vais pour me promener, si je peux dire. Mais je fais pas de courses vraiment « ... »

CL : Quotidienne ?

MB : Non. Quotidienne, c'est quand même à côté-là. Je peux y aller à pied c'est quand même plus agréable, et puis y'a moins de monde aussi.

CL : Vous avez aussi assisté, vous, à des fermetures de commerces ? C'est marrant, c'est avec les BRISSON, qui me racontaient qu'eux, ils ont plutôt vu des commerces s'ouvrir que fermer, parce dans des endroits y'avait tellement rien que des champs maraîchers que du coup « ... ».

MB : Y'avait Monoprix qui était installé à Pont-Rousseau, j'aimais bien c'magasin-là. Et puis, ça a disparu ça aussi. Monoprix.

LB : C'est la première grande surface qui a existé sur Rezé , à la gare de Pont-Rousseau. Ici, dans le village de la Basse-Lande, y'avait une épicerie, une alimentation qui a fermé, je sais plus en quelle année, qui était assez importante. Madame Guihon [PHON], elle a tenu ça longtemps. Et ici, dans le village de la Basse-Lande. Y'a eu jusqu'à deux et trois cafés ! Oui, oui. Tout ça, ça a disparu, au fil du temps, ils ont fermé les uns après les autres.

MB : Y'avait une mercerie ici-là, après tout. Ah, oui, une mercerie. Madame [phon : CLOUETE], c'était une épicerie aussi.

LB : A la Blordière, y'avait des épiceries aussi, en face Intermarche, avant là, où qui y'a l'immeuble, je sais pas comment il s'appelait. Ça a été démolit tout ça, quand ils ont élargi la rue de la Paix, la Commune a tout pris ça et puis, ils ont tout démolit. Ah ben si. Y'avait beaucoup, beaucoup, beaucoup de petits commerces ! Même sur la grande rue, la rue Jean-Jaurès, la rue Aristide-Briand, y'en avait partout des épiceries et des cafés. A part la Boucherie à Saint-Paul où tu vas, c'est tout « ... ».

MB : Non ! C'était pas Monoprix, c'était Prisunic, je confonds.

CL : Ça, ça a changé. Ça veut dire que vos habitudes, elles changent aussi ?

MB : Ah aussi, oui !

LB : Ah aussi, oui !

CL : Maintenant, on fait des grosses courses, on fait plus des petites courses, au jour le jour. On a des grands frigos pour ça. Les gens ne venaient pas faire les courses aussi chez vous ? Je sais qu'à l'époque y'avait des petites épiceries et, dans des quartiers comme les vôtres, on allait chercher le lait dès fois à la ferme pas loin et aussi les légumes chez le maraîcher.

LB : Le lait, on le prenait au Séminaire des Naudières. Enfin, ça duré quelques années après la guerre, ils avaient quelques vaches pour les élèves, pour avoir leur lait. Nous, on traversait, (gamins à pied), on allait chercher le lait tous les matins. Enfin, tous les matins ou quelquefois, dans la semaine. Directement, à l'étable.

CL : Et sinon après « ... » ?

MB : Après y'a eu un fourgon qui venait livrer le lait cru. Y'avait le poisson aussi. Le marchand de poisson qui passait.

LB : Ah oui, y'en a eu longtemps ici. Et même le portage du pain aussi. Ça a duré longtemps ici, dans le quartier.

CL : Qui venait d'où ?

LB : La Maison Mechinaud sur la rue Aristide-Briand. Qui existe toujours, la boulangerie existe toujours. Ils passaient directement livrer les pains.

MB : Le poisson « ... » en fin de compte on l'prenait aussi comme ça.

LB : Le poisson aussi, oui, oui, le poisson.

CL : Y'avait des gens qui venaient acheter chez vous en direct ou pas ?

LB : Ah oui, oui, oui, bien sûr.

CL : Des particuliers, je veux dire ?

LB : Ah des particuliers, très peu. On le faisait des fois à la saison des melons et des tomates. Et ils venaient en fin de semaine, le vendredi soir comme ça on leur disait si vous voulez « ... ». Mais enfin très peu, quelques voisins, c'était pas « ... »

CL : C'était pas une habitude ?

LB : Non, « ... », non.

[0'50"30] – Activité associative

CL : Est-ce que vous faites partie d'une association sportive et culturelle l'un et l'autre ?

MB : Moi, association sportive.

CL : Qu'est-ce que vous faites alors ?

MB : Je fais de la gym.

CL : Où ça ?

MB : A Ragon, avec la GSLR (Gym Santé Loisir Rezé).

CL : Et vous allez simplement en cours ou est-ce que vous travaillez aussi dans le bureau ?

MB : Ah non. Je fais les cours c'est tout.

CL : Ça fait longtemps ?

MB : Oh oui. Des années. J'ai eu des arrêts, m'enfin j'ai quand même été assez fidèle.

CL : Pourquoi c'est à Ragon ?

MB : Avant, j'allais à l'ALOD [PHON] et puis j'ai changé parce que, euh, « ... » une histoire de prix. J'avais deux heures pour le prix d'une. Et puis, là, je suis restée.

CL : Vous vous êtes fait des copines ?

MB : Oui, un p'tit peu.

CL : Vous, venant du Nord, comment vous avez fait pour rencontrer des gens, des amis ?

LB : Par les parents à Laurent.

MB : Oui, enfin « ... » comment j'ai fait ? Enfin de compte, j'ai pas tellement d'amis. Je suis bien, un peu avec tout le monde. Mais sans vraiment aller chez les uns, chez les autres.

CL : C'est pour ça que je pose la question des occupations parce que c'est un endroit de socialisation où on rencontre du monde. Vous n'aviez pas d'activité qui vous a permis de rencontrer des gens ? La gym, ce sont des copines que vous voyez en dehors ou vous vous voyez à la gym ?

MB : A la gym, c'est tout. Je suis bien un peu avec tout le monde, j'aime bien aller et puis on parle mais, euh, pas pour être ensemble, à l'extérieur.

CL : Vous aimez bien être chez vous, tranquille ?

MB : Oui.

[0'52"40] – Engagement professionnel

CL : Est-ce que vous avez participé à des actions syndicales ou politiques ? Vous n'avez pas été militant ? Syndicales non plus au niveau du Maraîchage ? Monsieur Heurtin, il a fait partie du « ... ».

LB : Ah, de la fédération des maraîchers nantais ?

CL : Oui.

LB : Ah ben si. On en faisait partie, c'était presque obligatoire.

CL : Lui, il a été, euh, « ... »

LB : Président de son groupe.

CL : Oui, c'est ça.

LB : Ah, moi aussi, j'ai été président de mon groupe.

CL : Est-ce que vous pouvez me le raconter en faisant une phrase ?

LB : J'étais président de mon groupe en remplacement de Monsieur Auray, qui prenait de l'âge, et qui voulait lâcher.

CL : Groupe de quoi ?

LB : Groupe du quartier. Ceux qui faisaient partie de ce groupe-là. On était sept ou huit. Et on était obligés d'aller une fois par mois aux réunions à Benoni-Goullin au siège social de la coopérative des maraîchers nantais. Après, on faisait une réunion au café : à la Galettière, ici-là, dans une salle. On redonnait nos comptes rendus qu'on avait reçus à la réunion.

CL : A quoi ça servait ?

LB : « souffle », m'ouais. Bah ! Tout ce qu'il y avait ; si y'avait des augmentations, si y'avait des contrôles de ceci et de cela. A c'moment-là c'était le Marché Commun et ça discutait sec. Toutes les nouvelles structures. Y'en avait pas beaucoup qui étaient d'accord m'enfin bon. On leur racontait ce qu'on avait appris à la réunion.

CL : C'était utile pour vous ?

LB : Ben, un p'tit peu quand même ! Dans c'temps-là c'était quand même un peu utile, je pense.

CL : Est-ce que c'était un lieu d'information ou un lieu où on pouvait aussi avoir des idées de propositions, de nouvelles choses ?

LB : Oui, quand même et puis d'information aussi, on était au courant quand même. Autrement, on n'aurait pas été au courant. Oui, bien sûr. Mais c'était pas toujours facile.

CL : Pourquoi, sur quoi ça achoppait ?

LB : Faut dire qu'à ce moment-là ils avaient un jeune et puis eux, ils étaient bientôt l'âge de la retraite alors fallait pas trop leur parler de toutes les nouvelles structures.

CL : Parce que vous, vous représentiez un peu la jeunesse ?

LB : Ben oui. Un p'tit peu.

CL : Vous aviez envie d'aller vers de nouvelles choses et eux, ne voulaient pas ?

LB : C'était pas toujours évident de leur faire comprendre qu'il y avait du changement.

CL : Est-ce que vous vous souvenez d'une mesure sur laquelle vous avez dû convaincre ?

LB : Ah là. Ça je vais pas vous dire parce que c'est trop vieux « ... » c'est trop vieux. Si ! Y'en avait un qui comprenait toujours bien nos réunions c'était Monsieur Berenger [phon], Robert Berenger qui était rue Georges Berthomé à Rezé. Lui, il comprenait tout à fait ça. Mais, c'était à peu près le seul de l'équipe.

CL : Ça c'est dur ?

LB : Ah, oui, oui. Dès fois, ils étaient même, je vous dirais franchement « ... » chiants !

CL : Oui, quand on a envie de changer et « ... »

LB : Ben oui, et puis nous, on recevait une feuille comme vous, deux trois feuilles. On leur faisait lire et chacun donnait son commentaire mais c'était jamais d'accord.

CL : Est-ce qu'il y a des choses qui ont été mises en place ? Je repense à Louis HEurtin ; ils avaient mis en place un frigo. Ils avaient dû se mettre ensemble pour acheter un frigo pour le MIN d'ailleurs. Est-ce que vous, vous souvenez d'actions comme ça ?

LB : Ça c'était au niveau du MIN, c'était au niveau des producteurs-vendeurs.

CL : Voilà, parce que lui, il devait être aussi là-dedans ?

LB : Oui, oui. On l'a gardé le frigo. On a dû payer pendant une année ou deux. Ça nous servait pas ! En principe, on allait au marché pour tout vendre et puis quand il restait quelques bricoles, c'était pas valable de payer un frigo pour mettre deux fois rien dedans.

CL : Est-ce que vous vous souvenez d'actions collectives ou coopératives ou d'avoir fait des choses ensemble avec d'autres maraîchers ?

LB : Oui. On a fait une fois une manifestation à Nantes, pour la vente du poireau qui était tombé à « 0 ». On a défilé dans la ville de Nantes, on s'est fait insulter.

CL : Par les gens ?

LB : Ben oui. Parce que des maraîchers qui défilent c'était « ... ». On a mis la panique dans la ville de Nantes, mais c'est la seule fois qu'on l'a fait. On n'a jamais recommencé depuis.

CL : Ça a dû être dur pour vous, quand même ?

LB : Ah oui, oui oui ! On l'a fait et puis c'est tout. Et puis c'était même pas «... » c'était du temps de mes parents, c'était du temps de ma mère, à c'moment-là. Ah oui, les cours s'étaient effondrés complètement. Mais c'était pareil, pour arriver à avoir quelques maraîchers pour venir défiler avec leurs véhicules ça a été tout un problème ! Y'en a pas eu beaucoup.

CL : C'est pas des professions qui sont solidaires entre elles ?

LB : Non, c'est pas des professions, non.

[0'57"14] – Ce qui à le plus changé dans leur quartier

CL : Je vous laisse définir vos propres limites de quartier : qu'est-ce qui a le plus changé, pour vous, depuis le moment où vous êtes arrivés jusqu'ici et pour vous depuis votre enfance ?

LB : C'est surtout au niveau de la construction. Y'a des maisons un peu partout maintenant. Autrement, le quartier, dans l'ensemble, il est assez calme. On n'a pas trop de problèmes.

CL : Et un changement que vous qualifieriez de positif aussi « ... », pour vous c'était positif ce changement par exemple de « ... » ?

LB : Oh je pense oui. De toutes façons, faut bien que ça bouge. On peut rien y faire, c'est comme ça. Ça changera encore après quand on sera disparu, probablement.

CL : A un moment donné, on ne pourra plus mettre de maisons !

LB : Ah non, « Rire ».

CL : Et vous ?

MB : Moi, c'est au niveau de l'immeuble qu'ils ont fait là à côté. Sur le coup, euh, faire un immeuble juste à côté, on n'est pas loin, là quand même ! Au départ, ça me choquait un peu et puis en fin de compte maintenant on fait même plus attention qu'il y a des immeubles parce qu'en fait de compte, ils sont loin et puis personne s'en occupe. Et puis nous, pareil, ça gêne pas en fin de compte. Mais, sur le coup, c'est vrai que ça a été dur quand même.

CL : Un peu inquiétant ?

MB : Un peu inquiétant oui. Et puis, nous ben y'a pas de problèmes maintenant.

CL : Eh bien, merci.
